

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 28 juillet 1910

Discours prononcé par M. l'Intendant Général Joseph BURGUET

Mesdames,
Messieurs,

En commençant son très beau et très utile discours, M. le Professeur Aymonier a bien voulu faire allusion à mon attachement au Lycée Buffon. Je suis en effet très attaché à cet établissement par reconnaissance pour le bien qu'il a fait à mes fils, et aussi parce que, modeste membre de son Conseil d'administration, je suis avec le plus vif intérêt le développement que lui ont fait prendre l'enseignement solide et si apprécié de professeurs éminents, en même temps que l'experte et savante direction de son Proviseur et de ses devanciers. Je ne complèterais pas ma pensée si je ne profitais de l'occasion qui s'offre à moi – et mes collègues du Conseil d'administration me reprocheraient de la laisser échapper – de rendre hommage au dévouement de M. l'Inspecteur d'Académie, à son souci du bien-être des élèves, à la sollicitude avec laquelle il préside nos réunions : en sa compagnie, les choses les plus abstraites, les détails les plus administratifs perdent de leur austérité pour faire place au charme d'entretiens intéressants toujours pleins de cordialité, et dont le fonds est la recherche du bien et du progrès.

C'est vous dire que si ma mission de président me procure un honneur inattendu, j'éprouve en même temps une grande satisfaction à me trouver au milieu de membres de l'Université qui veulent bien me considérer comme un familier de la maison.

Mes chers amis,

En entendant votre excellent maître vous encourager à vous former une opinion et à savoir la défendre, j'admire comme l'enseignement de votre Lycée prend souci, non seulement de votre instruction, mais aussi de la formation de vos caractères, de manière à faire de vous des hommes complets, bien armés, pour aborder avec confiance les carrières de leur choix. Et je songeais à la grandeur du rôle de ces maîtres qui, tout en s'efforçant de faire pénétrer en vos esprits le meilleur d'eux-mêmes, cherchant avant tout à vous enseigner de sûres méthodes, forment votre pensée, et savent aussitôt en respecter les premières manifestations.

Les paroles qui viennent d'être prononcées ont retenti profondément dans vos cœurs, et je me gardera, pour ma part, de faire aucune diversion à l'appel qui vient d'être adressé à vos jeunes énergies.

Aussi, puisqu'il est de règle qu'un président de distribution des prix doit retarder de quelques instants le moment où seront proclamés les résultats de vos efforts, que M. Aymonier m'è permette de m'unir à lui, de rester dans son sujet.

J'ai connu une époque où on pouvait dire de certains élèves travailleurs qu'ils étaient d'intelligents paresseux, parce qu'en faisant un effort au lycée pour arriver à un diplôme, à une grande école, ils assuraient définitivement leur avenir et n'avaient plus qu'à attendre à l'aise grâce à ce bon début, les grades ou les situations qui se déclenchaient ensuite automatiquement à des moments prévus, avec un couronnement de carrière escompté et considéré comme le paiement d'une dette contractée par l'Etat ou la Société.

Les temps sont changés ; les idées de progrès, de plus grande justice ont fait du chemin et la formule « à chacun selon ses œuvres » s'appliquera de plus en plus aussi bien au cours de l'existence des individus que pendant leur jeunesse.

M. Aymonier a donc eu raison de réclamer de vous un énergique individualisme ; c'est le régime qu'il faut substituer de plus en plus à l'automatisme incompatible avec un régime de liberté, néfaste pour les individus qu'il abaisse comme pour les Sociétés qu'il atrophie, et indigne d'une démocratie qui, si elle réclame de grands devoirs, autorise aussi les louables ambitions.

Conservez précieusement le discours que vous venez d'entendre, il vous guidera dans votre formation personnelle, mais surtout, relisez-le bien jusqu'au bout, si vous voulez vous tenir, aussi habilement que M. Aymonier l'a fait dans son exposé, entre deux dangers qui, de part et d'autre, menacent votre route : L'absence ou l'abus de la personnalité.

C'est un danger que d'exagérer la confiance en soi-même avant d'avoir, pour l'appuyer, les bases solides que donnent le savoir et l'expérience ! Votre excellent maître, ne l'oubliez pas, vous enseigne la prudence. « Toute tradition, a-t-il dit, n'est pas routine ». La tradition, c'est l'amour du pays dans le passé, le souvenir de ses gloires, la reconnaissance pour tous ceux qui, souvent au prix des plus grands sacrifices, ont ouvert pour nous la voie du progrès. Hésitez donc avant de vous affranchir des règles communément admises, mais hésitez seulement pour réfléchir et pour éviter l'hypertrophie du moi.

Méditez plutôt ces lignes de Marcel Prévost : « J'ai rencontré, pour ma part, dans ma vie, un nombre restreint de surhommes et de surfemmes ; même, je crois bien n'en avoir pas rencontré du tout. En revanche, j'ai eu affaire à pas mal de gens qui, se croyant supérieurs à la moyenne de leurs concitoyens, contentaient leurs désirs au mépris des règles et des lois sociales. Mais comme, pour les êtres moyens, le bonheur est impossible sans l'accord avec les lois sociales ambiantes, ces imprudents expérimentateurs aboutissaient infailliblement à des catastrophes – j'entends des catastrophes pour eux-mêmes. Le profond moraliste qu'est La Fontaine a fixé l'histoire définitive de ce genre d'accident : C'est l'histoire de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Cette grenouille eut le tort de se croire ... une surgrenouille, alors qu'elle n'était qu'une grenouille ordinaire. »

Timidité qui paralyse le jugement, présomption qui le fausse, tels sont les deux écueils qui menacent l'esprit à sa formation et qui sont d'autant plus dangereux qu'à l'exemple des deux

écueils redoutés des navigateurs antiques, le souci d'éviter l'un peut conduire l'esquif léger à se jeter sur l'autre. Mais si l'esprit a le poids des connaissances méthodiquement acquises, s'il est guidé par un caractère ferme, sûr de lui, épris de justice, le double danger s'évanouit ; les lourds navires construits et guidés par la science actuelle, et commandés par des capitaines de sang-froid, passent aujourd'hui dans le détroit sans même soupçonner la terreur qu'inspirait jadis ce passage dangereux. Bien plus, ne voyons-nous pas, dans un autre élément, que ce qui était folie du temps d'Icare, devient une réalité aujourd'hui ?

Vous aussi, vous êtes appelés à apporter votre contribution au grand labeur patriotique et humain. Comme on vous y invite, défendez vos idées et gagnez votre place, de haute lutte, c'est-à-dire, le front découvert, sans rien sacrifier de vos opinions ni de vos principes : car il n'est pas une place, si élevée qu'elle soit, qui vaille d'être obtenue à ce prix.

Et à ce propos, mes chers amis, laissez-moi féliciter votre maître d'avoir évité d'employer une expression cruelle, qui donne l'idée que le succès ne peut être obtenu qu'au prix de l'écrasement des plus faibles, que toute réussite est payée par la douleur d'un vaincu : « la lutte pour la vie », « struggle for life ».

Rien de plus faux que cette notion, si contraire à la générosité française, et venue de l'étranger, comme celle du surhomme. Certes, il faut lutter pour faire son chemin dans la vie, mais lutter contre soi-même, s'imposer le travail qui forme l'intelligence, subir, et même rechercher les épreuves qui trempent le caractère. Mais dans les désirs du – toujours plus loin – sans lesquels nous serions privés des grandes œuvres, des grandes découvertes qui honorent l'humanité, nous ne devons pas perdre de vue l'idée de justice, nous ne devons plus négliger le sentiment du devoir qu'il faut toujours placer à la base de nos préoccupations. Ainsi armés, vous pouvez aborder avec confiance les difficultés de la vie et penser qu'une valeur acquise trouve toujours, tôt ou tard, son emploi, sans écraser, sans bousculer personne.

Je dirai plus, ce ne sont pas les emplois qui manquent aux capacités, c'est l'inverse.

Puisqu'aujourd'hui le nouveau monde vient nous fournir des enseignements de haute moralité, laissez-moi vous citer ces phrases de M. Carnegie, le roi de l'acier : « Personne ne souffre autant que le patron du manque de l'homme remplissant bien sa place (the right man in the right place), et n'est aussi désireux de le trouver. Il n'y a pas aujourd'hui une maison qui ne soit constamment à la recherche de l'habileté commerciale, et chacune d'elles vous dira qu'en tout temps, il n'y pas sur le marché un article aussi rare. Chacun demande de la substance cérébrale. Cultivez cette substance, eu quelle que soit la quantité que vous en produisiez, vous ne pourrez jamais encombrer le marché. »

Messieurs, la chose n'est pas vraie qu'en Amérique ; il y a peu de jours, un de nos grands industriels de l'est de la France, me faisait, en des termes presque identiques, la même déclaration.

Alors, je m'adresse à ceux d'entre vous qui ne sont pas les heureux de cette journée et, de même que M. Aymonier a voulu rassurer les timides, de même je dis à ceux-là : Prenez courage, ne vous laissez pas aller au pessimisme – le régime des intelligents paresseux n'existe plus. Vous avez toujours le droit d'avoir de nobles ambitions, vous avez toujours le moyen de les réaliser par le travail.

Messieurs, ce Lycée a vingt ans, et déjà ses anciens élèves ont prouvé qu'ils savaient se dévouer aux idées les plus nobles, à celles qui constituent l'amour de la Patrie.

Bientôt, vous pourrez lire sur une plaque commémorative leurs noms glorieux :

- Anthoine, terrassé par la fièvre au cours de la mission Lenfant
- Marchal, tué à l'ennemi dans le Sud-Oranais
- Pauly, massacré au cours d'une exploration africaine
- Delacommune, enfin, tombé glorieusement au Ouadaï en février dernier.

Saluons ces jeunes héros. Saluons plus bas encore ceux, plus modestes, qui, pénétrés du même dévouement pour leur pays font en outre par avance le don de leur vie à leurs chefs et se confient tout entiers à leur prudence et à leur science, dans le maniement des engins les plus dangereux. Les adjudants du « République », les marins du « Pluviose », avaient fait ce don d'eux-mêmes ; d'autres le feront encore demain.

Mes chers amis, vous serez peut-être aussi des chefs, et vous recevrez de vos hommes ce don sublime. Songez quelle confiance il vous faut en vous-mêmes, en votre capacité, en vos idées, pour recevoir ce don et pour le mériter.

Et maintenant, mes amis, partez vaillants par les chemins de la vie, partez joyeux, partez confiants, que ces paroles soient votre profession de foi répondant aux préoccupations d'un père sur le succès dans votre carrière et à la sollicitude maternelle qui voudrait percer l'avenir.

Joseph Ferdinand BURGUET

(1848-1927)

Officier

Ancien élève de Saint-Cyr

Intendant Général (1909)

Directeur des Services de l'Intendance de la 6^{ème} Région

Directeur de l'Intendance de l'Armée de Paris (1914)